L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS.
VENDREDI, 19 FEVRIER 1892.

BULLETIN ARTISTIQUE

X.

Un curieux et charmant livre.—Enquête sur l'évolution littéraire, par M. Jules Huret.—Plaisante classification.—Assez de grands hommes comme cela ; plus n'en faut!—Poste laborieuse et bruyante—Besoin d'une autre enquête sur l'évolution musicale.—Styles et Ecoles —Du nouveau qui ne l'est guère.—Parodistes et non imitateurs.—Théâtre de l'Opéra—Sigurd.—Ernest Reyer.—Les obstacles mis sur sa route.—De Bruxelles à Londres et à Lyon.—Les beautés de l'œuvre. Les tendances du compositeur.—L'exécution à l'Opéra—Le jugement du public—Mme Cagniart—Bulletin Artistique à continuer—Bénéfice de M. Bordeneuve— LES HUGUENOTS.

Un ami, gourmet de lettres et homme de lettres lui-même, m'envoyait de Paris, il y a quelque quatre ou cinq mois, un volume publié par Charpentier et portant ce titre fort attirant: *Enquête sur l'évolution littéraire*, par Jules Huret.

C'est le très remarquable et aussi très amusant compte-rendu des *interviews*, comme on dit aujourd'hui, qu'a voulu avoir on écrivain, très fin assurément, homme d'esprit, avec les individualités, grandes ou petites, maintenant en vue, mêlées au mouvement littéraire qui se poursuit actuellement en France. Ces *interviews* sont au nombre de soixante-quatre, s'il vous plait; ce qui équivaut à vous dire, n'est-ce pas, qu'il ne s'agit point exclusivement de grands hommes auxquels la Patrie reconnaissante ouvre un Panthéon. Soixante-quatre! songez y donc; ce serait beaucoup pour une seule époque, alors que la nature se fatigue souvent à en procréer un seul.

M. Jules Huret — journaliste, on vrai, celui-là—est très spirituel, très verveux, d'un bout à l'autre des quatre cent quarante-quatre pages que contient son livre. Très piquante surtout est la façon dont il groupe, dont il catégories les évolutionnistes par lui visités, interrogés. Je ne puis me défendre de reproduire ici sa toute plaisante classification d'iceux : *Brains et Génisses—Acides et Pointus—Bozons et Satellites—Vagues et Morfondus—Ironiques et Blagueurs—Théoriciens.*

Il va de soi que, parmi les écrivains, ainsi mis en scène, il en est bon nombre qui, sans être des génies—le génie n'est pas pour le moment—sont des talents très élevés, authentiques, incontestés. Ceux là, comme la plupart des véritables talents, ne contestent guère les gloires jusque là reconnues, acclamées de tous; ils ne garnissement point, mais d'armes, inoffensives, d'ailleurs, en de petites chapelles pour nier les grandes.

Quelques uns de ces négateurs dont parle M. Jules Huret, sont sans doute, et par exception, des figures en relief, des novateurs qui, pour aller trop loin, n'en font pas moins honneur aux lettres contemporaines; mais ce sont les rares révoltés, qui fixent surtout l'attention dans la mordante galerie de l'auteur; c'est d'eux qu'il se joue le plus joliment du monde.

Et en vérité ils ne l'ont pas volé.

En effet ces grotesques démolisseurs, qui ne démolissent rien, ont à peine enfanté, et très péniblement, une œuvre, la plus infime qu'ils soient, qu'auteur d'elle ils mêlent force tapage; à l'exemple de la poule qui annonce par un cri l'œuf qu'elle vient de pondre. Oui, bruyante, très bruyante est leur ponte, et peut-être pas sans douleur. En revanche ils veulent que désormais on fasse silence autour du Chateaubriand, des de Vigny, des Théophile Gautier, des Lamartine, des Alfred de Musset, des Victor Hugo, etc., etc. De ceux là, disent-ils, écrivent-ils, il n'en faut plus.

M. Jules Huret vient de les revoir de près, il les a entendus, patiemment écoutés; petits grands prêtres d'une évolution fort obscurément définie; sermonnant, catéchisant du haut de leur suffisance, avec une insuffisance burlesque. Leur venterie s'insurge contre la lumière, l'éclat. Seconde ou troisième eau d'un réalisme qui a, du moins, sa représentante autorisée, ils sont d'une faiblesse qu'égale seule leur prétentieuse présomption. Ils éliment le plus souvent domicile dans une cacographie voulue, une pornographie infiniment trop vilain et fin de siècle.

Ils se proclament poètes parce qu'ils ont étudié toutes les métriques, afin de les supprimer toutes aussi, ou a peu près, pour y substituer les leurs; ayant pour premier objet de bouscuer les idées reçues, consacrées par le temps et les maîtres.

Eh non, le travail si habilement fait par M. Jules Huret sur l'évolution littéraire, quelqu'un l'entreprendra sans doute un jour sur l'évolution musicale même et certes il a sera pas sans intérêt.

Sur ce terrain là également la lutte s'est ouverte; elle est continue, ardente, impétueuse, chargée de colères souvent. Sans doute au choc des lames qui se croisent, l'éclair jaillit et projette par fois des clartés sur des voies excellentes.

Mais là encore le désir d'innover abouti à de funestes exagérations; on ne se contente plus d'édifier, avec plus ou moins de conditions de durée; il semble qu'on veuille avant tout saper, abattre; faire presque table rase du passé. Comme si la diversité des Styles et des Ecoles, digues de ces noms, devait les empêcher de se perpétuer, pour le plus grand éclat de l'Humanité, toujours en marche vers le progrès, vers la lumière sauveuse, mais libre aussi des jalons laissés derrière elle.

Tout se répète ici bas. Par exemple, ceux qui prétendent être aujourd'hui les apôtres de la poésie, en porter la bonne nouvelle, l'Evangile, tiennent pour ce système, que la Rime est la souveraine de cette Poésie. L'ampleur, les séductions de la forme, le prestige, le vol de la pensée, viendront après; s'ils viennent.

Poussant à l'excès les théories de leur chef de file—Théodore de Banville—un poète exquis souvent celui-là—ils dévergondant, croyant arriver de la sorte à l'effet.

Ils ne se rendent pas compte que la puissance de leurs rimes ne suffit point à masquer l'indigence de leur imagination. Ils prennent à partie Victor Hugo—pour n'en citer qu'un—qui, lui, d'une seule poussée, vous culbuterait tous ces capucins de sacristie. Ils oublient ainsi que celui là fut au millénaire de la rime; que, sous ce rapport également, il les domine tous; mais qu'à cette richesse de rime il unit la richesse plus prestigieuse encore de l'idée.

Or un fait de même genre sévit dans certaine école de musiciens; le parti de ceux qui écrivent pour la scène. Eux aussi voudraient—afin de mieux faire leur lit sans doute—reléguer l'imagination au second rang. D'aucuns décernent, en matière de poésie, la suprématie à la rime; ceux-ci placent la mélodie en sous-ordre. A glisser sur ce plan par trop incliné, par trop rapide, on en arrivera à ce déplorable résultat : la voix devenue presque un instrument négligeable; la voix, le plus incomparable, le plus admirable de tous les instruments, qui remue le plus profondément, qui cause les plus maîtresses extases, parce qu'elle joint la parole au chant!

Et ici je puis répéter ce que je disais tout à l'heure de Victor Hugo. A propos de la rime. Rien de nouveau dans l'idée-mère de ce mouvement, poussé actuellement jusqu'à l'hyperbole chauffé à blanc. Gluck, Spontini, Weber, Beethoven, seraient, de reste, imagine, la fonction de l'orchestre; pourtant, au théâtre, les trois premiers en tirèrent de puissants effets, sans étrangler, sans étouffer le chant au delà de la rampe. Ils savaient ce que vaut le récitatif, néanmoins ils ne le perpétuaient point dans une partition; et si Beethoven adjoint une partie chorale à son orchestre, et rendit celle-là subsidiaire à celui-ci, c'est qu'il s'agissait de symphonie. Ce n'est pas ainsi qu'eut voulu procéder dans l'opéra le compositeur de *Fidélio*.

Donc rien d'absolument nouveau sur notre sphère; des précurseurs avaient indiqué, avaient ouvert la voie à Richard Wagner, qui, par son génie incontestable, est l'éclairer, l'éclairer brillamment. Mais celui là était opulent en mélodie. S'il transposa les rôles, en la jetant plus prodigalement à l'orchestre qu'en chant, on trouve, à chaque pas de son œuvre, l'inspiration de très haut vol; le poète se montre à côté du technicien. De ce renversement de fonction il vous *convole* par des chantsapiendides aussi.

Par malheur, de piètres suivants de ce qu'on appelle l'école Wagnérienne, ne peuvent pas emboîter le pas au maître bavarois, parfaitement oublié qu'ils ont été par la nature sous le rapport de l'imagination, ne sont convaincus qu'on peut *se payer de la seule technique*. Et puete les voilà lancés dans la cruelle, ou plutôt la conspiration du nihilisme de la pensée. Selon eux tout doit se résumer, même au théâtre, en masses orchestrales plus ou moins bâtiment traitées; en mathématiques du contrepoint.

Vous êtes orfèvre, M. Josse; et tout cela peut s'apprendre par tous. Rentrez donc dans le rang, s'il vous plaît; car aucun Conservatoire n'ouvre au cours d'imagination. Pas de professeur pour cela. Un compositeur n'est pas seulement un grand clerc en musique. Un fort en thème n'est pas précisément l'idéal de l'Art, ne vous déplaise.

Le musicien, le compositeur désormais hors ligne, dont j'ai à m'occuper ici, M. Ernest Reyer, le créateur de *Sigurd*, n'a rien de commun avec ceux qui prétendent enrayer ainsi l'Art, afin de faire meilleur jeu à leur sécheresse, à leur pédanteuse stérilité.

Fervent de Berlioz, avant autant qu'après la consécration de celui-ci, il est arrivé, ainsi que le grand maître français, au zénith de la science musicale actuelle, et la corde géniale vibre en lui, comme elle vibrait en son ami, l'objet de son culte, le compositeur du *Requiem*, de *Roméo et Juliette*, de la *Symphonie fantastique*, de *l'Enfance du Christ* de la *Damnation de Faust*, des *Troyens*; de tant d'œuvres enfin qui ne mourront pas. Véritables statues que le génie de Berlioz s'éleva, avant celle qu'on vient enfin, de lui ériger, et qui est, en vérité, comme la revanche de la tombe, pour l'artiste immense, pour l'initiateur convaincu, dont le talent fut méconnu presque jusqu'à l'outrage.

N'hésitons pas un seul instant à l'écrire : à quelque conclusion qu'on soit arrivé, dilettante ou musicien professionnel, par la forme même, sur l'esthétique de l'opéra, il faut reconnaître et proclamer hautement que *Sigurd* est une œuvre bien vaste. Et ici on ne trouve pas seulement l'artiste connu à telle ou telle école, au admettant, ce qui est fort contestable, que M. Reyer appartienne à aucune école, mais encore une organisation créatrice, une nature à foyer ardent, une imagination, pour tout dire en un mot.

Si je compte bien, *Sigurd* en était hier à sa cinquième représentation; or l'on peut affirmer que c'est là longue carrière, pour une saison à la Nouvelle Orléans. L'ouvrage a été produit devant notre partterre il y a quelques semaines; et, si on consulte le passé, on verra que dix représentations d'un ouvrage, même favori, sont une série au delà de laquelle on va rarement durant une campagne entière.

Il advient parfois au théâtre, qu'un annonce, à grand bruit, des partitions qui, une fois à la rampe, manquent net l'effet produit. Les auditeurs s'en vont parfaitement déçus, et afin de prévenir la manifestation du dépit de ceux-ci, les partisans du compositeur en jugement intervinrent et demandent qu'on ajourne toute expression d'opinion, jusqu'à ce que l'œuvre ait été entendue plusieurs fois.

Je sais de reste que les grandes pages de l'Art—en musique plus particulièrement—portent des valeurs que même les plus autorisés ne pourraient coter tout d'abord. Ce sont beautés qui ne se donnent pas à première vue; elles veulent être longtemps contemplées avant de se révéler, de se livrer. Mais aussi combien de fois n'avez vous pas gaspillé votre temps à plonger dans des profondeurs abyssales, où l'on vous promettait toute une riche cueillette et où vous n'avez rencontré que l'huître sans la perle? Combien de fois n'a t-on pas fait confusion déplorable entre ces deux termes : *profond* et *creux*?

Ce n'est point ici le cas de ces outrances de modernisme; de ces symphonies irrévocablement vides, dont parfois des orchestres trop complaisants ont perché les autres en plein public; à travers toute cette orchestration de *Sigurd* c'est l'artiste supérieur qui se montre.

J'emploie sont à l'heure le mot accompagnement; j'avais tort, il n'est point ici à sa place. Non seulement il ne s'agit point d'un simple accompagnement, mais encore il est rigoureusement exact de dire que la somme des mélodies qui courent dans cette admirable orchestration prime, est plus élevée que celle des motifs dont l'exécution est confiée aux chanteurs.

Si bien que parfois ceux ci sont relégués au second plan, et semblent des instruments vivants qui maintenant accompagnent à leur tour.

C'est là, d'ailleurs, la tendance de ceux qui prétendent nous mener à une renaissance musicale.

Cette sorte de désertion de la scène pour les succès symphoniques provient, elle du fait que les chanteurs se font de plus en plus rares; et que la plupart sont amenés au théâtre sous l'unique prétexte d'une belle voix, remarquée par un impresario quelconque! Quant aux études, point; ou si peu qu'il n'en faut pas parler. Cet état de choses décourage-t-il d'interprètes pouvant devenir fort dangereux?

Il est absolument vrai, en effet, qu'ajourd'hui sur dix sujets lyriques il en est six en sept, tout au moins, qui ne voulraient déchiffrer le plus élémentaire des morceaux, et qui, en outre, ont à peine étudié quelques mois le chant proprement dit.

Ceux surtout dans la catégorie masculine que s'observe cette désorganisé, signe très grave des temps et de décadence.

Néanmoins si, pour ma part, je regrette que M. Reyer ait quelque peu adopté en cela les idées qui prévalent aujourd'hui, il ne m'en faut lui adresser cet éloge que, dans la partie chantée de son œuvre : solos, duos, ensembles, chœurs, se placent des mélodies vous frappant par des qualités multiples. Les unes d'un grand caractère sauvage, d'une rudesse avec laquelle contrastera tout à l'heure un chant tendre, doux, éploré; d'autres, bruyantes, brillantes, presqu'orgiaques, suivies bientôt de chant empruntant la couleur sacrée; celles ci pleines de fougue, de menaces aussi; celles-là empreintes de rêverie, de poésie; celles-ci de l'idylle et de l'amour, de l'extase, là des bris de révolte, de haine.

Si je voulais repasser cette partition, les citations me viendraient en foule: l'air d'Hilda: *J'aime sans espérance*; le final du premier acte; la partie du Grand Prêtre et le chœur qui s'y mêle; *Hilda, vierge au pâle sourire*, l'une des plus charmantes, des plus brûlantes inspirations que je connaisse; explosion d'amour et sanglot tout à la fois, que dit supérieurement M. Fontlin; le réveil de la Valkyrie, que précède un large et délicieux prélude, une caresse donnée par l'orchestre; le chant qui est comme l'aurore de ce réveil, mélodie exquise : *La Valkyrie est la conquête*. Phrase type, qui va revenir heureusement, va courir à travers l'orchestre et prêter tant de charme au duo de Brunehild et de Gunther; le chant de Hagen qui reprend le chœur, d'une allure si alerte, si franche, d'un rythme si travaillé, si heureux, le duo entre Sigurd et Brunehild, et des chœurs portant toujours le cachet d'un talent aussi élevé qu'il est distingué.

Grand symphoniste, Reyer a fait à l'orchestre une part qui, selon moi, est au dessus de celle qu'on lui doit allouer en ce domaine; mais une fois admis le système du maître, il faut avouer que cette orchestration abonde en éclats, en clartés.

De la science partout, mais de la science qui ne descend jamais au terre à terre du théoricien qui cherchant qu'à en faire preuve, sûn de prouver son incolore et stérile impeccabilité.

L'instrumentation de *Sigurd* a des ailes, sans cesse elle s'élève, elle plane.

Innombrables sont les combinaisons puissantes les nouvelles, sans que pourtant jamais il en soit fait abus. Cordes, bois, cuivres obéissent excellemment à cette main sûre, maîtresse; tout cela est superbement employé, ménagé, parfaite.

Pour décrire telle ou telle situation, autant que le peut faire la musique, elles font tendres, langoureux, plaintifs, caressants, ou bien ils éclatent en tempête de sons; néanmoins jamais vous ne surprendrez le compositeur dans les excès de sonorisme, devenus trop fréquents aujourd'hui.

Toute l'explosion des cors, des cornets à pistons, des trombones, ont; mais conduisant à l'effet voulu; mais étouffant ces inutiles et malfaisants tapages, qui déparent une œuvre et qu'on pourrait dénommer empoisonnement par le cuivre.

Fécondité et beauté de rythmes; vigueur et rêverie; fraîcheur et originalité de pensée; coups de lumière au chant et à l'accompagnement; originalité dans la coupe; âme, sensibilité, puissance expressive, tout cela se trouve dans cet ouvrage qui est bien une création, rarement égalée par les compositeurs du moment.

Je voulais m'arrêter aussi à la façon dont M. Reyer comprend le drame lyrique, à la forme qu'il lui donne en ces quatre actes, mais ce bulletin déjà fort long ne me le permet pas.

Je le reprendrai dans l'*Abeille* d'après demain, et abordant aussi l'*Hérodiade* de M. Massenet, je dirai comment les deux ouvrages ont été montés ici et quelle fierté notre Opéra peut tirer de parelles exécutions, de pareilles mises en scène.

J'ai déjà eu l'occasion de parler des interprètes, mais je reviendrai à eux, en vérité, ils ont mérité à mieux qu'un mot jeté en passant.

En attendant, je dois écrire que Mme Cagniart qui, hier soir, paralysait pour la première fois dans le rôle de Brunehild, s'y est fait fréquemment applaudir, et ces bravos étaient bien à leur place. Artiste sympathique toujours et qui, dans la tenue générale de son important emploi, a déployé de précieuses qualités.

On m'apprend que *Les Huguenots* seront chantés demain au bénéfice de M. Bordeneuve, basse dont la voix a de fort sérieuses qualités; artiste sans cesse sur la brèche, infatigable, consciencieux, correct et qui, tout le long de cette campagne, aura été l'un des facteurs les plus utiles, les plus appréciés de la troupe.

M. Paulin chantera le rôle de *Raoul* et Mme Baux celui de *Valentine*. Je n'ai plus à louer Mlle Bordeneuve dans le personnage de *Marcel* qu'il tient avec beaucoup d'énergie, de chaleur, de vérité.

A la matinée de dimanche : *Hérodiade*, troisième représentation; le soir *Les Mousquetaires au Couvent*, la très fine opérette de M. Varney.

Cela dit, chers lecteurs, je termine le présent Bulletin Artistique par ces mots : *à continuer*, comme les feuilletons du rez-de-chaussée dans les feuilles parisiennes.

L. PLACIDE CANONGE.

Grand Concert.

Nous appelons l'attention sur un programme, publié à la première page de l'*Abeille*. C'est celui d'un grand concert vocal et instrumental, organisé par quelques amateurs distingués, et dont le produit est destiné aux Sœurs Carmélites Déchaussées.

Ce concert se donnera en matinée, après-demain, dimanche, à la salle de l'Union Française. On y entendra du piano, du violon, de la mandoline, du violon et divers chanteurs.

Nous remarquons qu'il y aura aussi une partie littéraire : *Une page de Lamartine*, dite par M. C. C. Théard; Exercices du parasol japonais, par douze jeunes filles; bref un menu des plus variés.

Prix d'entrée 25 cents.

On commencera à midi.

Grand Opera House.

La compagnie Field aura vais intéressante et fructueuse semaine au Grand Opera House. Dès la première soirée, lundi, il était facile de le prévoir.

Jamais compagnie ne fut mieux composée que celle là; jamais éléments divers n'exécutèrent un programme plus rare, plus musant.

Ce soir, même représentation. L'engagement des Field's Minstrels expire demain.

Dimanche, première représentation de Lillian Lewis.

Théâtre St-Charles.

Ole Olsson tient l'affiche et y restera jusqu'à demain soir. Cette comédie est en faveur; elle a de la vie et fort jouable et l'ensemble avec lequel elle est jouée. Le public est très satisfait de sa semaine; les recettes en témoignent.

Dimanche 21 février: *Hearts of New York.*

Académie de Musique.

Aujourd'hui, avant-dernière représentation de M. Milton Nobles, si heureusement secondé par Mme Dollie Nobles. Deux artistes que notre public connaît, d'ailleurs, depuis plusieurs années; qu'il a appris à apprécier et qu'il aime.

Leur succès n'a pas fléchi depuis dimanche dernier; il y a des bravos, non seulement pour eux, dans *A son of Thespis*, comédie drame de M. Milton Nobles, mais aussi pour leur très recommandable troupe.

Pourquoi

Les Pilules d'Ayer sont-elles si renommées? C'est que, toujours dignes de confiance, comme médecine cathartique, elles ne laissent jamais de suites mauvaises. Elles sont purement végétales et entièrement exemptes de calomel ou de toute autre drogue dangereuse; et que la malade soit jeune ou vieux, elles peuvent être administrées hardiment.

Dans les États de l'Ouest et du Sud, où les désordres du foie sont si fréquents, les Pilules d'Ayer ont donné la preuve d'un inestimable bienfait. D. W. Baine, New-Berne, N. C., écrit: "J'ai souffert longtemps avec des maux d'estomac et du foie. J'essayai différents remèdes, mais n'en reçus aucun allégement jusqu'à ce que je commençasse à prendre des Pilules d'Ayer. Ces pilules me soulagèrent sur-le-champ. Je les pris pendant quelque temps et ma santé est complètement revenue."

Dans toute la Nouvelle Angleterre, après les maladies pulmonaires, les maladies de l'Estomac et des intestins sont celles qui prévalent le plus.

La Dyspepsie

Et la Constipation sont presque universelles. M. Gallacher, chimiste-expert, de Roxbury, Mass., qui a longtemps souffert de la Dyspepsie, écrit:

"Un de mes amis me persuada d'essayer des Pilules d'Ayer, et après en avoir pris une boîte, sans beaucoup de profit, j'étais disposé à ne plus en faire usage; quand il m'engagea à persévérer à les prendre, et avant d'avoir fini la seconde boîte, je commençai à ressentir un soulagement. Je continuai à les prendre par intervalles, jusqu'à ce que j'eus fait usage de onze boîtes. Qu'il suffise de dire, que je suis maintenant bien portant et reconnaissant à votre chimie, qui dépasse la mienne."

La tête et l'estomac sont toujours en sympathie; de là la cause de la plupart de ces maux de tête douloureux, auxquels tant de personnes, spécialement les femmes, sont sujettes. Mme Harriet A. Marble, de Poughkeepsie, N. Y., écrit que pendant des années elle était martyre du mal de tête, et jamais n'avait rien trouvé qui lui donna plus qu'un soulagement temporaire, jusqu'à ce qu'elle commençât à prendre des Pilules d'Ayer, et que depuis lors, elle jouit d'une santé parfaite.

Ayer's Pills,

Préparées par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendues par tous les Pharmaciens.

Concert.

Nous recevons une carte d'invitation qui nous apprend qu'un Concert sera donné le 24 février par M. Angelo Patricolo, pianiste lauréat du Conservatoire de Palerme. Seulement cette même carte porte que la soirée aura lieu au Werlein Hall.

Or le magasin de M. Philip Werlein—135 rue du Canal—est, par malheur, de ceux qui ont été décrétés dans l'affreux désastre, l'incendie de mercredi soir.

Donc nous attendrons pour dire aux lecteurs le nouveau local choisi par l'artiste, qu'assisteront Mlles Grace Kellog, Belle Picard et W. H. Wehrman.

CHRONIQUE DE LA VILLE.

Température du 18 février 1892.
Thermomètre de E. A. L. Chatbal, Opticien, No 142 rue du Canal.
Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
Heures du matin.....	58	15
Midi.....	72	22
3 P. M.....	70	21
6 P. M.....	68	20

MARIAGES, NAISSANCES ET DÉCÈS.

Inscrits au Bureau de Santé dans les dernières 24 heures.

Mariages.

Jacob Roth à Mlle Marguerite McCallan.
Salvatore Vitali à Mlle Marie Pirone.
Joseph Miller à Mlle Ellen Johnson.
Nels A. Collins à Mlle Blanche Wetmore.
Paul H. Fortier à Mlle Augusta Louise Jacobi.
Frank L. Hess à Mlle Mary Smith.
Félix Pollet à Mlle Philomène Ribe.

Naissances.

Mme J. A. Lanne, une fille.
Mme James B. McNeely, un garçon.
Mme John H. Rochelhan, un garçon.
Mme Lon Spurlock, une fille.
Mme Henry Flespoller, une fille.
Mme Alphonse W. Miller, une fille.

Décès.

Belle Lonther, 6 mois 4 mois des Enfants de St-Vincent.
Albert Fisher, 3 mois 427 rue St Pierre.
Thomas Cannon, 39 ans, 78 rue Josephine.
F. Gordon, 74 ans, coin Claiborne et Colomb.
John A. E. Hauck, 1 an, 104 rue Annette.
Andrew D. Lee, 2 mois 87 rue Congrès.
Frederick Kohlmeier, 64 ans 7 Dryades.
Mme Mary Taney, 70 ans, 127 rue Bel Gal.
Thos. McArdle, 71 ans, 245 rue Perdido.

Ventes inscrites aux bureaux de l'annotateur des aliénations :

J. Laporte au Third District Building Association un terrain borné par les rues Bourgogne, Union, Dauphine et Française, $2,400.

C. A. Venus à Mme J. Damonte un terrain borné par les rues S. Market, Foucher, Chestnut et Market, $150.

C. Schopp à Mme J. Methoum un terrain borné par les rues Annonciation, Tolédano, Laurel et Pleasant, $1,334.

G. Miller à Mme C. Germain, deux terrains bornés par les rues Cleveland, Broad, Dorgenois et Canal, $2,000.

Merchants Mutual Ins. Co à F. J. et Miles M. et L. Ryan, un terrain borné par les rues Dryades, troisième, St-David et St Patrick, $1,400.

Succession de M. Miller à R. Mogel, un terrain borné par les rues Poydras, Liberty, Perdido et Frank ls, $550.

Grand Lodge A. M. of La. au Polar Star Lodge No 1, F. & A. M., un terrain et tout son contenu borné par les rues Amour, Kerlerec, St Claude et Espinade, $4,000.

Succession de L. Fanelni à H. L. Sand, du terrain borné par les rues Ursulines, Lopez, Gayoso et St Jean, $1,300.

Mme P. Seizer à Mme L. Paifrey, un terrain borné par les rues Cypress, Clairborne, Derbigny et Florida Landing, $600.

G. Stevens à H Maxwell, un terrain borné par les rues Milan, St Denis, Berlin et Dryades, $275.

Mme M. Laudnancy à M. S. Janvier, un terrain borné par les rues St Claude, Marais, Esplanade et Kerlerec, $1,300.

J. Little à Simonds, deux terrains bornés par les rues Julie, St-Charles, Camp et St-Joseph.

Cour de District des États-Unis.—J. Ansell contre le steamship *Ben Ledi*, avarie.

Le steamboat *W. H. Cherry* sera vendu le 19 février, par le marshal des États-Unis.

Cour Civile de District. — La succession de Mme E. Kock est ouverte.

Marie Otis demande l'émancipation.

A. Bell contre le Dr Geo. R. Beard pour $112 80.

Cour Criminelle. — Section A. John Grady, coups et blessures, ordonnance de non-bien.

Section B—

B. McGuire, port d'arme cachée, 3 mois de prison.

Accidents.—Hier soir à 4 heures 30, Geo. Hyser qui habite rue Laurel No 299, et est employé comme conducteur d'un camion par MM. Glover & Odendahl, est tombé sous son véhicule, en chargeant du foin à la gare de l'Illinois Central et s'est fouté le pied droit.

—John Hoffman, âgé de 24 ans, employé au Museum, 126 rue du Canal, a eu le pied écrasé par un piano en aidant au déménagement, chez Werlein.

—Louis Becker, employé aux tuyaux dans la compagnie No 24, a été blessé au front par la chute de briques, tombées de l'immeuble de Holmes, pendant l'incendie.

Chevaux emportés. — Hier matin à 10 h. 15, les chevaux attelés à un corbillard portant le cercueil de Mary Clay, ont pris le mors aux dents à l'encoignure des rues St-Charles et Sta-Marie, et ont enfilé l'avenue Washington. Arrivé près de la rue Baronne, le conducteur a été jeté à terre, mais il n'a pas lâché les rênes et après avoir été traîné pendant environ 50 pieds, il a réussi à arrêter les chevaux, et l'enterrement s'est rendu au cimetière Métairie.

Tentative de suicide. — Hier matin à 4:30 heures, un nommé Sam Acker âgé de 28 ans, demeurant au coin des rues Howard et Poydras, a tenté de se suicider en se portant un coup de couteau à la gorge. Il a été amené à l'hôpital et après avoir reçu les soins des étudiants, il a été arrêté par le gardien Schroder qui l'a amené au poste du premier precinct.

Le croiseur Aurora.—Le croiseur autrichien *Aurora* ayant à bord 13 aspirants de marine, qui ont gradué au mois d'Août dernier, à l'école de Pola, est arrivé dans le port et a jeté l'ancre en face de la rue Poydras. Il restera une quinzaine de jours à la Nouvelle-Orléans et son équipage assistera par conséquent aux fêtes du Carnaval.

Mauvaises faites.—M. J. Brette, accusé d'avoir vendu de fausses pièces de monnaie, a été acquitté.

Correspondance entre les deux factions du parti démocrate.

N'ayant pu donner hier que des extraits de la correspondance échangée entre les comités des factions McEnery et Foster, nous croyons les lettres de MM. Wilkinson et Jastremski trop intéressantes pour ne pas reproduire in extenso ces deux documents.

Nouvelle-Orléans, 17 février.

Hon. Léon Jastremski, Président.

Monsieur,

Votre communication du 15, dont je vous ai accusé réception le jour même, a été soumise au comité que j'ai l'honneur de présider, lequel m'a prié d'y répondre comme suit :

Le comité refuse d'accepter la proposition qui lui est faite pour les raisons suivantes :

1. Parce que, à son avis, le temps qui resterait d'ici aux élections primaires, serait trop court pour faire la propagande comme elle doit être faite, vu l'importance de la question en jeu et les aptitudes des candidats des deux factions.

2. Parce que, même au cas où l'on aurait le temps voulu, les démocrates de l'Etat ne pourraient pas à notre avis consacrer le temps, le travail et l'argent nécessaires, pour mener une campagne comme celle là, à une époque de l'année où les affaires de chacun réclament une grande et constante attention. Surtout d'une campagne agitée et sans précédent par sa longueur, dans l'histoire politique de la Louisiane ou des autres États, nous croyons que ce serait abuser de la patience des électeurs que d'exiger qu'ils prennent part à une nouvelle campagne avant les élections primaires et qu'ils participent ensuite à celles-ci.

Nous croyons aussi qu'il ne convient pas d'exiger des délégués élus qu'ils quittent leurs foyers et leurs affaires pour assister à une autre convention. Que'que soit le patriotisme des démocrates de la Louisiane, il faut une limite au temps et à l'attention qu'ils veulent bien donner à leurs devoirs de citoyens. Les nouvelles élections primaires, vu l'état de fatigue dans lequel se trouve la population, seraient d'un mauvais effet, par suite des nombreuses abstentions, et elles n'indiqueraient que bien imparfaitement les sentiments et la volonté du parti démocrate, au même elles n'auraient pas pour résultat d'empêcher beaucoup d'électeurs de voter à l'élection générale.

3. Pa [illegible] réveillerait [illegible] qui serait [illegible] d'étendre [illegible] que celle qui [illegible] les électeurs primaires de l'[illegible] les démocrates [illegible] pour [illegible] tion, pour ses [illegible] et devenu, mais nommées prête à nous joindre à vous pour tâcher de rétablir l'harmonie dans les rangs du parti démocrate pourvu que les principes de ce grand parti ne soient point sacrifiés. A cette fin, nous soumettons plus loin, à votre considération, des propositions qui si elles sont agréées, remplissent, croyons nous, ce but.

Avant d'arriver à ces propositions, il n'est que juste que nous vous donnions l'explication des motifs qui les ont inspirées. Notre seul but, depuis le commencement de notre campagne, a été et est encore de supprimer l'existence de la loterie dans l'Etat, après l'expiration de la charte de la Louisiana Lottery Co. Jusqu'à ce que nous ayons atteint ce résultat, nous ne croirons pas avoir rempli la mission que nous a confiée la population louisianaise.

Le fait de la renonciation de M. Morris, aux bénéfices que lui assure l'amendement, ne satisfait pas complètement notre désir. La population de l'Etat qui partage nos vues, soupçonne avec raison, ainsi du reste, que le parti qui a payé cet amendement, pour cette mesure n'est qu'un adroit subterfuge. On ne croit pas qu'elle ait été dictée comme on le prétend, par la soumission à l'expression du sentiment moral du pays entier, mais on pense qu'elle est le résultat inévitable des pouvoirs rigoureuses que le gouvernement fédéral a inaugurées pour étouffer cette institution, enfin sans doute, l'on espère qu'au mois d'avril prochain, la démocratie de l'Etat achèvera sa destruction.

L'histoire de cette compagnie, depuis son origine, est faite d'abus de confiance, de prétextes artificieux, d'astucieux subterfuges et de trompeuses promesses dont elle a fait usage lorsqu'elle a été menacée de l'anéantissement ou de la restriction de ses privilèges. Son passé a appris au monde que la loterie ne sera pas extirpée, en Louisiane, tant que ses fonds ne seront point arrêtés, et ses bureaux fermés, qu'elle n'aura pas enlevé son enseigne, et qu'elle ne fera plus commerce, tant enfin que des lois sévères n'auront pas été votées pour empêcher sa résurrection.

En ce moment même, la loterie dans ses annonces quotidiennes, prétendue le droit d'exister jusqu'au 1er Janvier 1895, alors que sa charte expire un an avant cette date. Pour que la population ait la certitude que toute loterie essaiera d'exister après le 1er janvier 1894, la nécessité impérieuse, non seulement de voter contre l'amendement à la prochaine élection, mais d'exiger de tous les législateurs qu'ils s'engagent à s'opposer à tout amendement relatif à la loterie ou à la prolongation de celle ci en dehors du terme de la 1er janvier 1894, et à voter des lois sévères qui feront un délit du tirage des loteries dans l'Etat.

Il est en outre absolument nécessaire que le vote de gouverneur, comme fonctionnaire exécutif en chef du parti et général comme officier en chef de la loi soient celles de la population afin d'approuver et d'exécuter ces lois et d'effacer à jamais la trace de ce fléau social et politique. On nous demande de choisir entre des promesses écrites d'une corporation qui par une triste expérience nous a prouvé qu'elle vivie impunément et sans scrupule ses plus solennelles conventions.

Pour nous mettre à l'abri de ces violations de promesses, et pour les motifs déjà énumérés, nous vous soumettons les propositions suivantes :

1. Les deux comités accepteront un seul ticket démocratique dont nous choisirons les candidats aux fonctions du gouverneur et d'avocat général. Votre comité choisira le lieutenant gouverneur et l'auditeur et les trois candidats de l'Alliance des Fermiers qui figurent sur votre ticket y conserveront leur place pour les postes auxquels ils posent leur candidature.

2. Tous les bulletins démocratiques porteront la mention "contre l'amendement" et tous les membres du corps législatif recevront l'ordre de voter contre l'amendement et contre l'établissement de loteries après le 1er janvier 1895, et d'adopter des lois rigoureuses qui défendront après cette date, la vente de billets de loterie étrangères ou de l'Etat, dans les limites de celui-ci.

3. Les Comités Central et Exécutif seront réorganisés impartialement, et ce dernier adoptera les mesures nécessaires pour arriver à rétablir l'harmonie dans les paroisses ou les wards où il existe deux comités, et réglera tous les autres détails relatifs à l'élection. Si ces propositions sont acceptées par votre Comité, je puis vous assurer que pour notre part, nous les mettrons en action.

J'ai en conséquence nommé un sous-comité de sept membres, dont un *ex large* et les autres, représentant les divers districts congressionnels, pour s'entretenir avec vous de cette question et pour demander à votre assemblée la nomination d'un comité remblable dans le même but. Le résultat de leurs délibérations sera soumis à nos assemblées respectives pour être ratifié et mis en vigueur au cas d'une entente.

Très respectueusement,

THÉODORE S. WILKINSON, Chairman.

A des propositions, le comité McEnery a fait la réponse suivante :

Nile Orléans, 7 février 1892.

Monsieur Théo. Swilkinson-Président.

Cher Monsieur,

J'ai l'honneur d'accuser réception de votre Communication de ce jour, m'informant du rejet par votre comité des propositions présentées le 15 par votre comité, que j'ai l'honneur de présider, propositions qui avaient pour objet l'harmonie et l'union dans le parti démocrate, but si éminemment important pour les intérêts les plus chers de la Louisiane.

La mission m'a été confiée par ce comité, de vous exprimer le profond regret que lui a causé l'attitude que votre comité a cru devoir prendre, en rejetant ces propositions, en face des graves dangers qui menacent le parti démocrate.

Nous ne sommes pas d'avis qu'il ne reste plus assez de temps pour tenir des élections primaires et une nouvelle convention. Nous avons appelé votre attention sur le fait que vous avez —sans intention sans doute—reproduit incorrectement un passage de notre sommation, lorsque vous dites que vous êtes d'avis comme nous que la "main de fer du gouvernement fédéral a étouffé cette institution."

Nous avons dit "que la main de fer du gouvernement fédéral a commencé à étouffer l'institution, l'a ecculée, et que la démocratie de l'Etat achèvera de la détruire au mois d'avril prochain," ce qui a une toute autre signification que la phrase reproduite par vous, par erreur.

Le correspondance entre les deux comités n'a, jusqu'à présent, révélé a